

IL 2000033

Auguste Brutails 69.487
Hommage et souvenir
du Comte de Saint-Saud

EXCURSIONS NOUVELLES
DANS LES
PYRÉNÉES FRANÇAISES ET ESPAGNOLES

UN MOIS D'EXCURSION
DANS LES
PYRÉNÉES ESPAGNOLES

I. — ARAGON

PAR
LE COMTE DE SAINT-SAUD
MEMBRE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS
ET DE LA SOCIÉTÉ CATALANE D'EXCURSIONS

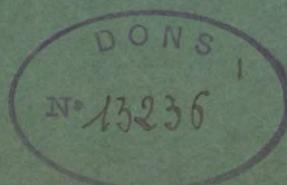


Extrait de l'Annuaire du Club Alpin Français
12^e volume, — 1885



PARIS
TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT
19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

1886



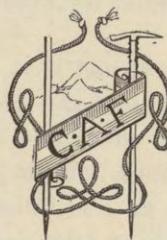
69.487

EXCURSIONS NOUVELLES
DANS LES
PYRÉNÉES FRANÇAISES ET ESPAGNOLES

UN MOIS D'EXCURSION
DANS LES
PYRÉNÉES ESPAGNOLES
I. — ARAGON

PAR
LE COMTE DE SAINT-SAUD
MEMBRE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS
ET DE LA SOCIÉTÉ CATALANE D'EXCURSIONS

Extrait de l'Annuaire du Club Alpin Français
12^e volume. — 1885



PARIS
TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT
19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

1886



1
2

QUINZE JOURS DANS LES PYRÉNÉES ARAGONAISES

I. — ENVIRONS DE JACA

17 mai 1885 (*De Urdos à Jaca*). — « Mais au moins êtes-vous en règle? Sinon, les douaniers espagnols ne vous laisseront pas passer avec vos paquets. — Ne craignez rien, monsieur le maire, je ne viens pas en Espagne sans avoir fait renouveler mes pouvoirs, et le gouvernement du roi Alphonse est content que des excursionnistes français explorent les montagnes de la frontière, car nous lui transmettons le résultat de nos études. »

Cette conversation avait lieu le soir du samedi 16 mai, devant la haute cheminée de la cuisine de l'Hôtel des Voyageurs, à Urdos, entre le maire de ce village des Basses-Pyrénées et moi. Grâce, en effet, à notre éminent collègue le colonel Coello, de Madrid, et à un de mes cousins, secrétaire d'ambassade dans cette capitale, j'avais obtenu sans difficulté un nouvel Ordre Royal qui me permettait d'explorer en tous sens la cordillère pyrénéenne; il me fut fort utile, cette année-ci surtout où la crainte de mouvements insurrectionnels faisait redoubler de vigilance les autorités espagnoles.

Je venais d'arriver tard à Urdos, car à la suite d'un ébou-

lement de la voie sur la ligne de Pau à Oloron, — éboulement qui s'est renouvelé pendant l'été, — les voyageurs avaient dû faire à pied un certain trajet pour prendre un autre train formé à l'endroit libre de la voie. Ce retard m'empêcha de jouir des beautés de la vallée d'Aspe, et, quand je passai en dessous du fort d'Urdos, l'obscurité était complète.

M. le maire, à qui j'avais écrit pour me renseigner sur les moyens de locomotion possibles dans ces contrées reculées, m'attendait à l'arrivée de la diligence. Il me conduisit à l'hôtel, et, grâce à lui, j'eus le lendemain une bonne voiture pour me rendre à Jaca. Le maître de l'hôtel, M. Vidaillet, m'accompagna lui-même. Tout le long du chemin la conversation ne languit pas; je me laissais aller à parler d'autant plus volontiers que, pendant près de trois semaines, je ne devais plus dire un seul mot de français.

La montée au Somport eut pour moi un double attrait, celui de la nouveauté et celui du spectacle qu'offraient les imposantes cimes de la frontière couvertes de neige retombant en blanches nappes jusque dans le fond des vallons. Ah! que n'était-il là mon excellent ami et collègue M. Wallon, pour admirer sous un aspect nouveau *ses* montagnes qui lui sont si chères, et qu'il n'a jamais, je crois, explorées au printemps! Quant à moi, qui les avais traversées en 1881, me rendant de Hecho aux Eaux-Chaudes par Canfranc, je les trouvais toutes différentes.

Bien au-dessous du port, nous foulons la neige, fort épaisse cette année; heureusement, on a tracé un chemin pour les voitures et nous passons la frontière sans encombre (*Somport*, 1,632 mèt. ¹).

En descendant à Canfranc, je remarque sur la rive gauche de l'Aragon un fort en construction, destiné à protéger l'en-

1. Quoi qu'en dise le Guide-Joanne, la vue du Port est étendue, surtout à l'Ouest.

trée du futur tunnel de la ligne internationale, qu'il tarde tant aux deux pays de voir enfin construire. Cette voie ferrée accroîtra l'importance d'Urdos comme celle de Canfranc, déjà plus commerçants depuis que la grande route carrossable — la seule qui franchisse la crête pour faire communiquer les deux États — passe par ces villages. Je remarque également, sur un piton élevé, les ruines de l'hospice et du monastère de ^{*}Sainte-Christine, fondés en 1078 par Sancho Ramirez, et donnés en 1623 à l'ordre des Frères Prêcheurs de Jaca. Cet hospice, placé dans un endroit à peine accessible, n'eut jamais grande utilité.

« Caballero, me dit un douanier à notre arrivée à Canfranc, la voiture ne peut descendre à Jaca sans l'autorisation de l'administrateur des douanes.

— Dans ce cas, répondis-je, conduisez-moi auprès de lui.

— C'est inutile, monsieur, *el señor administrador* dîne (en Espagne on dîne à 1 h.) ; revenez plus tard.

— Si c'est ainsi, nous irons dîner nous-mêmes, n'est-ce pas, monsieur Vidaillet ? »

Et nous nous retirâmes, mon compagnon et moi.

« Eh bien ! monsieur l'administrateur a-t-il fini son repas dis-je au même carabinier en revenant *deux heures* après ?

— Non, pas encore ; mais il vous fait dire de rester à Canfranc. C'est aujourd'hui dimanche, et le dimanche il n'a pas l'habitude de se déranger pour signer les autorisations de continuer jusqu'à Jaca.

— Mais cela ne fait pas mon affaire ! Je suis attendu à Jaca ce soir, je ne puis différer. Je vais parler moi-même à votre chef. »

Et me voilà montant aux appartements supérieurs. Guidé par de joyeux éclats de voix, je me présente à l'entrée d'une salle : sur la table m'apparaissent, à travers les vapeurs d'un tabac parfumé, les restes d'un festin copieux et les goulots argentés de bouteilles de champagne. M. l'administrateur se lève, je lui présente l'Ordre Royal ; à la vue de la signature

du ministre de la *gobernacion*, il s'incline et promet de me laisser partir, mais non, ajoute-t-il avec une galanterie tout espagnole, sans que j'aille vidé une coupe de moët mousseux. J'engage alors la conversation avec ses convives, et il se trouve que l'un d'eux, D. Santiago Clot, *vista* des douanes, est le frère d'un de mes amis de Catalogne. Je ne suis plus un étranger pour ces messieurs, aussi ne me permettent-ils de les quitter qu'à la dernière heure. Je ramène même dans ma voiture à Jaca le commandant des carabiniers.

En arrivant dans cette ville, à l'excellente et hospitalière *fonda Mur* (hôtel tenu par M. Mur), où l'on me reconnaît tout de suite malgré quatre ans d'absence, je m'informe si Gregorio Pascual, le maire de Torla, n'est pas arrivé. Il n'est venu qu'une lettre pour moi, me répond-on, mais le facteur ne me trouvant pas à l'hôtel l'a remportée au bureau de poste. Si je ne l'avais réclamée dans les vingt-quatre heures, elle eût été jetée aux rebuts. Bien stricts, les règlements espagnols! Je crains qu'elle ne soit de Gregorio, et que mon brave guide des années précédentes ne puisse venir au rendez-vous avec son solide mulet. Il n'en est rien; la lettre était de D. Francisco Villacampa, m'annonçant que sa famille comptait sur moi au Castillo de Leres et à Laguarta.

Quelques instants plus tard Gregorio apparaît. Nous échangeons de vigoureuses poignées de main et, après m'être informé de tous les braves amis de Torla, je lui offre une montre, que je savais devoir lui faire grand plaisir. Hélas! D. Mariano Mur, moins bon horloger que bon pianiste, en fait jouer de suite si vivement le remontoir qu'il casse le grand ressort. Tout le temps de notre tournée, Gregorio ne put donc faire parade de son *horloge de poche* (c'est ainsi qu'en castillan on nomme une montre).

Il serait trop long de parler de Jaca, qui fut longtemps capitale du royaume de Sobrarbe, père du royaume d'Aragon, et qui n'est plus que modeste sous-préfecture et petit

évêché ; de sa constante sympathie pour les Français ; de ses curiosités archéologiques : cela m'entraînerait trop loin et sortirait d'ailleurs du cadre de ce récit. Mais je ne saurais trop encourager les touristes à venir visiter cette antique cité, enserrée dans de vieilles murailles, et d'où l'on peut faire d'intéressantes excursions à la *Peña de Oroel* (1,760 mètres., cinq heures aller et retour) et à *San Juan de la Peña* (une forte journée pour aller et revenir ; il est préférable de coucher au couvent¹).

18 et 19 mai (*San Juan de la Peña*). — Le commandant Prudent — grâce à qui mes tours d'horizon à l'éclimètre, levers d'itinéraires et observations diverses prennent consistance — m'avait recommandé de faire une première station sur une hauteur de la rive droite de l'Aragon, d'où je pourrais avoir vue sur le cours de cette rivière. Voilà pourquoi, de bon matin, je me dirigeai vers la montagne de Asieso et m'arrêtai à travailler sur le point culminant (1,219 mètres.²) du chaînon qui se dresse au Nord du village de Asieso (845 mètres.). Sur cet emplacement s'élèvera peut-être un jour un fort qui commandera la sortie de la vallée de Canfranc avec un autre en ce moment en construction sur un mamelon à l'Est.

A midi, je revenais à Jaca, dinais et repartais peu après pour aller coucher à *San Juan de la Peña*. L'itinéraire différa de celui suivi en 1880, en ce sens qu'arrivé au premier tiers du vallon d'Atares, au lieu de passer dans celui de *Santa Cruz de las Seros*, nous nous enfonçâmes plus avant dans le premier vallon ; puis, laissant à gauche ét à peu de distance le village d'Atares, nous nous élevâmes droit vers la crête de *San Juan*.

Le guide ne connaissait guère le chemin, je craignais à

1. Voir *Annuaire* de 1881, p. 207.

2. Les altitudes nouvelles sont données, soit d'après mes visées trigonométriques, soit d'après des moyennes d'observations barométriques pour les vallées.

chaque instant qu'il ne nous perdit; joignez à cela un vent violent et glacé qui me cinglait la figure, la nuit qui nous surprit avant notre arrivée au couvent, et vous comprendrez pourquoi je n'étais pas en gaieté ce soir-là. Pourtant l'excellent D. Modesto Bozmediano, le vieux soldat à qui est confiée la garde de ces ruines antiques (1,220 mèt.), et d'un si grand intérêt historique, fit tout ce qu'il put pour m'égayer dès notre arrivée à son logis. Il se montra si enchanté de me revoir! Dans ces solitudes, tout ce qui rompt la monotonie d'un triste séjour est un sujet de fête.

Le lendemain il m'accompagna à l'ermitage de *San Salvador* (1,536 mèt.). J'avais pensé ne faire qu'une courte halte sur le sommet qu'il couronne, pour prendre des visées que j'avais négligé d'y faire en 1880, et aller au *Coculo* (1,544 mèt.), pointe la plus élevée de la *sierra de San Juan*; mais, la vue de San Salvador me donnant ce que je tenais à voir, et le froid étant très vif, je préférai ne pas aller plus loin et revenir dîner au couvent (trois heures aller et retour, arrêts non compris), pour prendre ensuite quelques triangulations et photographies sur la crête voisine qui domine l'ermitage de Santa Teresia (1,266 mèt.). Pendant ce temps, Gregorio, sur mon conseil, visita l'intéressant monastère inférieur et revint émerveillé de cette curiosité archéologique¹.

Un peu avant la nuit nous frappons au presbytère du village de Ena (770 mèt.), où nous étions arrivés par Botaya (970 mèt.). J'avais une lettre de recommandation pour le curé, D. José Lopez, beau-frère de mon ami D. Miguel Orus, de Broto. C'est dire que l'accueil le plus cordial nous était réservé. Don José, qui appartient à une riche famille propriétaire de la casa de Baranguas, sur les bords du Gállego, est un causeur aussi instruit qu'intelligent. Il est chapelain de San Juan. Aussi lui suis-je redévable de beaucoup de renseignements sur le pays, tant his-

1. V. *Annuaire de 1881*, p. 209.

toriques que géographiques. Grâce à lui, je pus combiner pour le lendemain un itinéraire chargé, c'est vrai, mais promettant d'être fructueux.

20 et 21 mai (*Montagnes de Lagé, Centenero et Larrein*). — Dès l'aurore, je partis en compagnie de Vicente Allué, habitant de Ena, qui connaît bien la région. J'avais à me rendre compte de la direction des bas chaînons et des cours d'eau situés entre la grande route à l'Est, la sierra de San Domingo au Sud, la limite de la province de Saragosse à l'Ouest, et San Juan de la Peña au Nord. Je fis pour cela deux stations : la première à la *sierra de Lagé* (908 mèt.), qui sépare les vallons de Paternoy et de Ena, la seconde sur la sierra de Centenero, à l'*alto del ermita de Santa Isabel* (1,072 mèt.).

Nous avions espéré revenir dîner à midi à Ena ; j'avais compté sans la longue distance qui séparait les deux montagnes. Je fais grâce au lecteur de plus de détails sur cette course, il lui suffira de savoir que nous ne rentrâmes dîner qu'après 2 h. ; M. le curé nous avait aimablement attendus.

Sitôt après le repas, nous dûmes quitter cet excellent prêtre, car je voulais aller coucher à Bernues. Je passai à Osia, et, en atteignant la grande route, je fus frappé de la pose théâtrale que prirent à mon aspect deux gendarmes qui attendaient le passage de la diligence, l'un sur le bord de la route appuyé sur le canon de sa carabine, l'autre sur le revers du fossé, immobile comme un dieu Terme. L'Espagnol pose souvent inconsciemment, et il sait poser. Sans monter au village de Bernues, nous nous arrêtâmes sur la grande route à l'auberge passable *del Molinero* (915 mèt. environ) ; mais le voisinage d'un troupeau de moutons avec leurs clochettes, parqué dans une cour, troubla mon sommeil.

Ainsi que les limites des provinces de Saragosse et de Huesca, le versant méridional de la Peña de Oroel n'avait encore été visité par aucun touriste géographe. Depuis plu-

sieurs années j'y voyais de loin une pointe, dont je n'appris que maintenant le véritable nom. C'est la *Punta de Larrein* (1,313 mèt.), où nous mettions le pied à 7 h. du matin, le 21 mai. Le travail que j'y fis ne me satisfit pas complètement : le vent, les arbres, la difficulté de distinguer dans l'objectif de l'éclimètre le lit d'un torrent ou une crête placée devant une autre plus élevée, voilà mon excuse. Un déjeuner-dîner à Sieso (775 mèt.) avec changement de guide, une rapide escalade au *Castillon* (985 mèt.), sorte de sommité voisine en forme de table, où je fais une seconde station, la descente sur le rio Gállego par Latre (705 mèt.), puis la traversée de cette rivière à 5 h. 30 min. au pont de Caldearenas (645 mèt.), et l'arrivée, deux heures et demie après, au Castillo de Leres (710 mèt.), tel est le bilan sommaire de ma journée.

II. — SARRABLO ET SOBRARBE

22 mai (*Sierra de San Salvador*). — Le froid a disparu depuis deux jours, voici l'été subitement arrivé, et rien n'est imposant comme les belles montagnes de la grande chaîne entièrement blanches; le contraste est frappant avec les sierras secondaires se parant de verdure; le charme n'en est que plus grand. Une excellente hospitalité dans une maison amie a bien son charme aussi, et repose des fatigues de l'excursion. J'étais attendu au Castillo de Leres par D. Juan Villacampa, frère de mon digne ami Don José. Il habite un château placé sur une petite hauteur qui domine le rio Guarga. Ce château de Leres, qui appartient à son beau-fils, D. Ramon Otin y Sanz, a un cachet tout particulier, il sent encore la demeure féodale, avec sa cour intérieure, ses tours et sa chapelle. Les Otin sont en possession depuis des siècles de cette maison seigneuriale, restaurée dernièrement avec fresques dans l'inté-

rieur des appartements. Leurs propriétés sont plus grandes que fertiles, ils possèdent tout le territoire du village de Jabarella. Bon lit, bonne table, agréable causerie deux soirs de suite, visite des écuries, des étables (l'une est dans une grotte), photographie des deux façades du Castillo, furent pour moi un agréable repos.

Le lendemain de notre arrivée je vais, guidé par Don Ramon lui-même, faire une intéressante tournée le long de



Castillo de Leres.

la sierra de San Salvador, qui sépare le vallon du rio Matriz de celui du Guarga, et d'où j'ai constamment en vue une partie du pays appelé Sarrablo¹, ce qui permet de combler quelques lacunes de mon travail. Nous nous y élevons par le village de Layés (740 mèt.), situé en face du Castillo, de l'autre côté du Guarga. Un premier arrêt, suivi d'un repas fortifiant, est effectué sur le *tozal de Estallo* (1,109 mèt.), d'où le Gállego me montre sa grande courbe et plusieurs sinuosités. Puis, en suivant la crête, je passe à l'*alto de San Vicente* (1,105 mèt.), à celui de *Serué* (1,115 mèt.); je dresse encore mes instruments sur le *cerro de Pallaron*

1. Voir *Annuaire de 1883*, p. 175.

(1,117 mèt.) et, après avoir rejoint un peu au Nord d'Escuzaguat, le grand chemin muletier de Viescas à Huesca par Meson Nuevo, nous rentrons au Castillo de Leres par Meson de Guarga (775 mèt.) et Puente Guarga (730 mèt.). Nous arrivons presque en même temps que D. José Villacampa, le fils, qui venait de Laguarta pour me chercher. La soirée se passe gaiement, les guitares résonnent et je me remets sans trop de peine au pas gracieux de la *jota aragonesa*. Rien, à mon avis, ne repose de la fatigue comme cette gaie musique espagnole; je n'en dirai pas autant de la danse, mais comment résister à l'entraînement de l'une, en entendant l'autre?

23 et 24 mai (*Rio Guarga et fête de Laguarta*). — Nous ne quittons pas de bonne heure le Castillo, la course ne devant pas être des plus longues. Don José et moi sommes bien montés et Gregorio a de bonnes jambes. Je prie mes compagnons de s'écartez de la route ordinaire de Laguarta qui remonte le cours du Guarga; je tiens à faire un tour d'horizon dans la portion du Sarrablo que nous traversons, car de loin il est assez difficile de se rendre compte de la direction des vallons. Ce pays sans eaux, en grande partie inculte, pauvre et cependant habité, ne forme en réalité qu'une sorte de plateau moutonné où les grandes lignes de partage des eaux sont difficiles à déterminer. Après un court arrêt au village de Castillo de Jaca (970 mèt.), nous ascendons au-dessus du pueblo une sorte de terrasse qui le domine, appelée *Castellar* (1,034 mèt.). J'y passe près de deux heures sans m'en apercevoir. La vue cependant n'offre rien de particulièrement intéressant.

En traversant Aineto (970 mèt.), je renouvelle connaissance avec D. Manuel Escartin, qui nous avait attendus pour dîner; nous nous contentons de prendre chez ce digne propriétaire une tasse de chocolat, tout en causant topographie locale, et nous mettons le cap sur Laguarta. En passant à Secorun (1,070 mèt.), je m'arrête un instant à la casa Lopez

pour donner à la señora Aquilué des nouvelles de son frère, le curé de Ena, et à 7 h., à Laguarta (1,155 mètres), je serre la main de D. José Villacampa y Villacampa qui m'avait fait promettre, il y a deux ans, de venir le voir. Pour rien au monde je n'aurais voulu manquer de parole, au risque même d'allonger mon itinéraire.

Toute la famille est réunie, pour me recevoir, sur le seuil du logis, au-dessous du vieux blason des Villacampa rappelant par son château fort, dont un chevalier armé défend la porte, quelque haut fait du moyen âge. Que je présente au lecteur mes honorables hôtes, car il est des noms que les touristes appellés à se rendre de Gavarnie à Huesca ou à Barbastro doivent connaître, noms aussi aimés qu'estimés. Les demeures de ces personnes sont aussi franchement hospitalières que confortables. Voici Don José, qui a été député provincial et dont un cousin est général de division, son fils aîné D. Francisco Villacampa y Torrent, avec sa jeune et gracieuse femme Doña Micaela, sœur de Ramon et de Pilar Otin, du Castillo; puis Don José le fils, qui parle bien français, et Valentín, un frère plus jeune; il y a en outre trois sœurs, fort gaies et aimables, les señoritas Julia, Amalia et Pilar.

Le lendemain on célébrera la fête de la Pentecôte, aussi ne suis-je pas surpris d'entendre, vers 11 h. du soir, une sérénade donnée par la *rondalla*. Ronda ou rondalla désigne une bande des jeunes gens des villages parcourant les ruelles avec guitares, tambours de basque et violons, pour donner des sérénades ou simplement se distraire en chantant et jouant.

Je consacrai ce dimanche, seul jour de pluie de mon voyage, au repos et au plaisir. Tout d'abord, le matin, après les cérémonies religieuses célébrées avec pompe devant une foule recueillie, je photographiai la superbe et grande habitation de Don José, puis lui-même entouré de ses enfants, et enfin la *rondalla*. Je promis à chaque *mozo* une épreuve; ces

jeunes gens me remercièrent le soir même par une sérénade dont les couplets furent composés en mon honneur par un superbe gars, Joaquin Puyuelor. Je n'en citerai qu'un, car les donner tous serait trop long; quiconque a traversé la frontière sait en effet combien nos bons amis les Espagnols prolongent indéfiniment les chants et danses des *jotas*. Il



donnera une idée de la touchante gracieuseté de ces excellents montagnards :

*Repedidas gracias damos
Por habernos retratado,
Poniendonos á sus pies
Si en algo hemos faltado.*

De nouveau nous vous remercions
De nous avoir photographiés,
Et nous nous mettons à vos pieds
Si, en quelque chose, nous vous avons
[manqué.]

Vint ensuite le grand repas de 1 h., auquel on avait convié plusieurs notabilités des environs; puis, dans une salle, on organisa les danses, tandis que dans l'autre les gens d'un âge mûr jouaient aux cartes. Inutile de dire que je ne sortis guère de la première, et la nuit était depuis longtemps arrivée quand le son des guitares fit place au bruit plus prosaïque des fourchettes et des verres. Cette journée fut des plus agréablement remplies. J'espère bien, comme m'en a

prié M. Villacampa, revenir un jour ou l'autre avec ma famille dans sa si hospitalière habitation.

25 mai (*De Laguarta à Buil*). — Les filles de Don José m'offrent des fleurs avant mon départ, touchante attention dont je leur sais infiniment gré; puis, tout attristé de quitter de si dignes amis, je leur dis un dernier adieu et me voilà parti pour explorer un pays moins connu. Aussi, à partir de ce soir, mines d'hôtes moins avenantes, lits remplis de punaises et tables maigrement servies. Il est vrai que j'ai été par trop gâté les jours précédents. Néanmoins l'accueil bienveillant que je reçois en général partout est une compensation aux fatigues qu'occasionnent le parcours et l'étude d'une région qui, en somme, n'offre pas d'autre intérêt — mais cela en est un bien vif — que celui de travailler dans ses faibles mesures à la carte d'une contrée presque inconnue.

En quittant Laguarta nous nous dirigeons droit à l'Est vers Buil; le sentier nous conduit par Meson de San Juan Castillo (1,240 mèt.), Torruelluala (1,125 mèt.) et Puymorcat (1,185 mèt.). Je passe ainsi près des sources des ríos Guarga, Alcanadre, Isuela de Balced, Vero et Ena, avant d'arriver au village de Buil. J'oublie de dire que je m'arrêtais plusieurs heures à la *Cruz de la sierra de Crápamote* (1,302 mèt.), sommet du haut chainon qui relie la sierra Sevil à celles de Janovas et de San Juan Castillo. La descente est très raide sur le río Ena (715 mèt.).

Nous entrons à Buil (905 mèt.) avec des gens revenant de l'ermitage de la Virgen de la Peña, car aujourd'hui le pèlerinage annuel y attire une nombreuse population. Je m'adresse comme d'habitude au maire pour lui demander de nous indiquer une maison convenable où nous puissions, en payant, passer la nuit. Il me demande mes papiers: il est dans son droit; dans son droit également de me les faire lire, car je doute fort qu'il sache faire plus que signer son nom. Mais cet alcalde se permet de me dire que rien ne lui prouve que mon *Orden Real* ne soit faux. Je lui fais voir la

signature du ministre; il réclame alors le cachet; je lui montre un cachet en relief, mais il était blanc malheureusement; rien n'y fait, il me tourne le dos.

Les paysans commencent à s'attrouper, je sens la moutarde me monter au nez; alors, comme j'y serais encore, je prie Gregorio d'arranger les choses et je monte au plus vite sur un tertre (974 mèt.) qui domine le village. Là, sur les fondations d'une antique et célèbre tour maure, rasée il y a quelques années, j'installe rapidement l'éclimètre; il est 7 h. Je ne cesse le travail qu'avec le crépuscule, et au retour je rencontre Gregorio et Antonio Perez, mon guide de Laguarta, qui, après avoir remis l'*alcalde mayor* à sa place comme il le méritait, ont trouvé un logis chez José Laluez, où la bienveillance remplace tout confort. L'ingénieur espagnol D. Lucas Mallada avait couché, quelque huit ans auparavant, dans le lit que j'occupe; depuis lors, personne n'y avait été livré en pâture à cinq espèces d'insectes, dits : *pulgas, chinchas, sansanitas, milpies et piojos*, que je n'ose nommer en français. Aussi se dédommagèrent-ils sur ma maigre personne de leur long jeûne.

26 et 27 mai (*Pays de Sobrarbe*). — Toute cette région de Buil est bien triste, le sable abonde, le terrain est très raviné, et la végétation est presque nulle dans certains endroits, alors que dans d'autres, où la terre végétale s'est accumulée, la vigne croît avec une certaine vigueur. J'avais quitté San Martin de Buil d'assez bonne heure pour me rendre à Naval par le chemin des écoliers. D'abord, je fis une première station sur le *tozal de Guarra* (1,039 mèt.), sommet de la sierra de Arcusa, puis, par un chemin fastidieux et des sentiers scabreux, nous descendîmes sur le rio Susia que nous eûmes à remonter pour atteindre le bourg d'Olson (705 mèt.), qui domine le torrent de plus de 100 mèt. à pic. Son église, perchée sur un promontoire sablonneux et raviné, fait fort bon effet d'en bas, et une certaine végétation qui entoure le village contraste singulièrement avec

la sauvage tristesse des barrancos avoisinants, profondément creusés dans le sable jaune et gris. Il me semblait être encore dans un désert algérien.

José Laluez me quitta à Olson, et fut remplacé par le maître de la maison où nous allons demander de nous préparer une prompte *comida*. A 3 h. 30 min. j'atteignais, par une croupe plus douce en réalité qu'en apparence, l'ermitage de *San Benito* (1,071 mèt.), un sommet de la sierra à laquelle il a donné son nom. Malgré certaines vapeurs qui obscurcissaient un peu l'horizon, j'y fis un assez bon travail. La vue y est extrêmement étendue, on est au centre du pays de Sobrarbe moderne ; de Guara à la Peña Montañesa et à la Carrodilla, l'œil se promène sur une foule de montagnes dénudées.

Je trouvai à Naval (632 mèt.) de bonnes nouvelles de ma famille. J'en fus heureux, car un des ennuis de ces explorations en montagnes espagnoles, c'est l'absence de lettres. On ne sait où se les faire adresser, et elles mettent huit à neuf jours à vous parvenir. Je trouvai aussi à la *posada Echaeli* un excellent souper, oui, mais aussi, au lit, une armée de punaises. A peine endormi, aussitôt réveillé ! Je dus appeler et exiger, malgré les protestations de la patronne, qu'on me mit un matelas par terre. Rien ne froisse autant ces dignes matrones aragonaises que le désir, bien naturel pourtant, de chercher à se reposer ailleurs que dans un lit dont la malpropreté ne le cède souvent qu'à la vétusté.

Une visite, le lendemain matin, à la *sierra de Salinas* (*tozal de la Torretta*, 956 mèt.) fut un excellent apéritif, et je re-vins dîner très satisfait de mon excursion ; il ne devait pas en être de même de la seconde partie de la journée.

Je ne m'explique pas très bien pourquoi Naval et son rocher occupent le fond d'un immense entonnoir qu'environnent de hautes montagnes. Il est vrai que cette petite ville est bâtie sur une sorte de promontoire qui domine deux vallons à pic. Les bords du Cinca, en amont du Grado, sont

probablement trop escarpés pour être longés par les chemins, et la grande route actuelle doit, à peu de chose près, suivre le tracé des anciennes routes qui faisaient communiquer la plaine avec la haute montagne. Les antiques annales du royaume d'Aragon parlent souvent de Naval, pris et repris sur les Sarrasins. La position était forte, elle n'est plus que pittoresque.

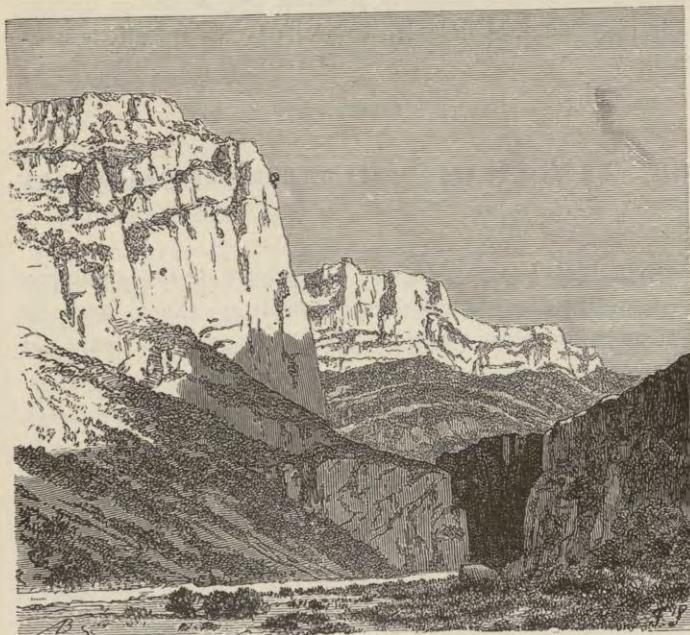
Je voulais me rendre à Santa Liestra, sur l'Ésera, le plus directement possible, mais la fonte des neiges a trop grossi le Cinca pour permettre de le traverser à gué, et je dus aller coucher à Ligüerre. Comptant sur la longueur du jour,



je m'attardai un peu sur le *Monte Robles* (860 mètres), sommité à l'Est de la grande route, et quand je passai à Abizanda (650 mètres) le jour baissait. Je pus néanmoins y admirer une superbe tour carrée, datant, il me semble, du temps du roi Garci-Ximenès. Elle est bâtie sur un roc percé de grottes, à pic au Nord ainsi que sur le torrent qui coule dans une fente du rocher, trop étroite pour permettre à plus de deux personnes de passer de front. Peu après, la nuit nous enveloppa; le sentier heureusement était bon et facile à suivre; néanmoins je n'étais pas très rassuré, craignant une mauvaise rencontre.

Enfin, voici Ligüerre (308 mètres). Nous frappons à une maison (*casa Broto*) où l'on nous avait adressés; c'est un taudis

infect. La maîtresse du logis vient me dire : « Que désirez-vous pour souper ? — Ce qu'il vous plaira. — Non, dites-moi ce que vous voulez. — Avez-vous un poulet ? — Non. — Avez-vous du jambon ? — Non. — Du lait, du fromage ? — Non ! — Mais qu'avez-vous alors ? — Un œuf à la disposition de Vd. » Cette réponse au singulier me défrisa.



El Entremon, d'après une photographie.

Elle démontre une fois de plus l'existence misérable des neuf dixièmes des montagnards espagnols. La plus grande partie de ce qu'ils gagnent est employée à acquitter des impôts exorbitants. Je me suis souvent fait donner quelques chiffres ; ils atteignent des proportions inouïes et parfois presque le revenu. Ils sont mécontents, ces pauvres gens, et à bon droit, car en échange on fait bien peu pour eux ; mais ils ont une grande philosophie et beaucoup de

résignation. « Ainsi ont été nos pères, disent-ils, ainsi seront nos enfants; nous sommes malheureux, mais se plaindre ne servirait de rien; nous sommes un peuple fini! (*!España se va concluyendo!*) » En cela ils se trompent, le peuple espagnol n'est pas fini; au contraire, il y a des ressources incomprises et immenses tant chez l'homme que dans le sol, mais il faudrait, je crois, une bonne et intègre administration, et hélas!... Laissons là ces questions brûlantes.

III. — ENTRE LES RIOS CINCA ET NOGUERA-RIBAGORZANA

28 mai (*Du Cinca à l'Ésera*). — Ligüerre de Cinca domine à pic d'une cinquantaine de mètres le rio Cinca, large en cet endroit; mais, à peine sortie du magnifique défilé del Entremon, la rivière se resserre de nouveau pour entrer dans celui de Carbazolas entre les montagnes de las Suertes et de la Virgen del Monte. J'aurais eu un vif plaisir à visiter en détail le défilé del Entremon qui va de Mediano à Ligüerre et doit avoir près de 5 kilom. de longueur. Un piéton, et encore à tête solide et pied sûr, peut seul y passer. La sortie est de toute beauté: le rio, resserré entre deux escarpements à pic, hauts de 300 mèt. peut-être, sort en mugissant. A l'Est, c'est la montagne de Romolino, à l'Ouest celle de San Miterio. Une chapelle consacrée à ce saint domine la crête occidentale près des ruines d'un château. Le village voisin a pris le nom du saint, *Samitier*, après l'avoir catalanisé. Une tour, le *Torrecon*, vigie inaccessible, interdisait à toute barque l'accès du défilé. Chaque mauvais pas, chaque roc plus ou moins pointu, chaque coude enfin de cette superbe gorge a son nom, et un nom fort pittoresque souvent, comme: *Peña del Reloj* (roc de l'Horloge, 872 mèt.), dont l'ombre doit indiquer l'heure; *el Coro* (le Chœur), *los*

Salitones (?), *el Cantal de Palo* (le Câble de Palo), *los Talladores* (les Graveurs), *la Hielo* (la Pierre gelée).

Si les montagnes de la rive droite du Cinca offrent en général des mamelons peu escarpés et élevés, tout autres sont celles de la rive gauche. Elles atteignent une hauteur respectable, puisque le Cinca n'est qu'à 460 mèt. et que les monts de San Pedro de Palo et San Marcos de Trillo ont 1,186 mèt. et 1,099 mèt. d'altitude au-dessus du niveau de la mer. Les barrancos sont profondément creusés, les rochers se relèvent avec hardiesse; on en rencontre de fort beaux particulièrement dans la sierra de San Vincente avant d'atteindre Pano.

Pano (casa Neta, 900 mèt.) est un village aussi pauvre d'aspect qu'en réalité; je doute fort qu'un touriste passe jamais par ce hameau planté à mi-montagne sur une éminence abrupte. Mais j'y fus bien accueilli par de braves femmes dont les unes filaient et les autres se peignaient sur leur porte. Jambon et œufs sont vite cuits, et me voilà reparti pour atteindre un sommet en forme de pyramide que depuis quelques jours je voyais se profiler sur la crête de la sierra de Pano. Est-ce bien lui que j'ai gravi? Je l'ignore. Il est si difficile de se faire guider vers une montagne que l'on a aperçue et que l'on ne voit plus!

Du tozal de *Escuchais* (1,099 mèt.) j'avais à redescendre sur l'Ésera. Tout d'abord j'arrivai sur un plateau montueux au village de Arbues (875 mèt.), puis un charmant spectacle se présenta tout à coup à mes yeux. Le vallon s'était peu à peu resserré, de grands arbres masquaient la vue, le chemin se trouvait suivre un ravin encaissé. Nous arrivâmes au pied d'une tour d'origine arabe et d'une vieille église, San Clemente (740 mèt.), et tout en bas, par l'ouverture du ravin qui cessait là subitement, s'apercevait la vallée de l'Ésera ensoleillée, alors que l'ombre nous enveloppait déjà, ce qui faisait contraste. Le sentier pour y descendre faisait

de nombreux lâcets le long de l'escarpement, haut de près de 200 mètres.

Une heure et demie plus tard je frappais à la porte du moulin de Santa Liestra (580 mètres), chez D. Antonio Auzed, où l'on me reçut et me traita fort bien, comme en 1883¹. Le bruit du torrent ne m'empêcha pas de goûter un repos bien mérité, dans cette maison où l'on trouve toujours des provisions fraîches, un lit propre et beaucoup d'obligeance.

29 mai (*De Santa Liestra à Serraduy*). — Je compte aller dîner aujourd'hui à Merli en passant par Abenozas. Jusque-là tout ira bien; je mentionne pour mémoire la traversée de ce dernier village (1,080 mètres) après une fatigante montée et une longue marche sur le plateau qui est à l'Ouest des Morrones de Güel, le passage à l'*ermita* de la Virgen de los Baños (1,140 mètres), au col del Raso de Merli (1,240 mètres), pour redescendre par un mauvais sentier au *llano* de Merli (1,120 mètres) qui, au milieu de la vallée, départage les eaux de l'Ésera et de l'Isábena.

Pendant que dans ce petit village de Merli (1,240 mètres), à la casa Turmo (avec tour du xvi^e siècle), on me prépare le repas, j'apprends avec contrariété qu'il n'y a pas un homme au village. J'aurais cependant besoin de changer de guide local (car Gregorio est toujours avec moi); celui que j'ai amené de Santa Liestra laisse bien à désirer sous le rapport de la connaissance des lieux. Enfin, il m'affirme si bien qu'il connaît le chemin pour aller à Beranuy que je m'aventure.

Tout d'abord, en sortant du village, il me conduit à la sierra voisine de Merli, sur un sommet (1,503 mètres) détestable pour prendre des visées. C'est un plateau couvert d'arbres sur lequel je ne puis rien distinguer vers le Sud du Turbon. Puis il m'égare au milieu de rochers, de pins, de pâturages; j'ai beau lui faire observer que la boussole lui donne tort, il s'obstine. Mais nous voici tout à coup

1. V. *Annuaire de 1883*, p. 486.

en vue de Roda, à l'opposé de la direction voulue; mon pauvre guide se confond en excuses et m'avoue n'être jamais venu par ici. J'en prends mon parti et descends au pueblo de Puente Serraduy (825 mètres) passer l'Isábena sur un pont très étroit soutenu par deux rocs surplombant le torrent. Ce village, dont les maisons sont étagées sur des rochers et entourées d'arbres et de fleurs, présente l'aspect le plus pittoresque.

Gregorio voudrait bien s'y arrêter; je préfère me rendre aux maisons de Serraduy-du-haut (960 mètres), distantes d'une bonne demi-heure, pensant trouver là sinon un gîte meilleur, du moins un montagnard connaissant bien la sierra de Siz, que je dois visiter le lendemain. Dans ce hameau composé de l'église, du presbytère et de trois ou quatre maisons, nous fûmes reçus aimablement, mais sans confort, à la casa Aranuy.

30 et 31 mai (*Sierras de Siz et d'Aulet*). — J'ai eu raison de venir chercher un guide à Serraduy-du-haut, et je ne me plains pas d'avoir manqué le chemin de Beranuy. D'abord parce que le jeune et complaisant fils de la maison, qui m'accompagne, connaît aussi bien son pays que les égards dus à un étranger, et parce que je n'aurais pas eu l'occasion d'aller au *tozal* de Aspera.

J'atteins ce sommet par le fond de la vallée de Serraduy, qui forme un cirque borné par la masse étrange du Brocolo (1,621 mètres). Je pressentais en partant un bon observatoire dans cette région, je ne me trompe pas; en arrivant au *coll* de Ven (1,255 mètres), je vois, à une distance assez rapprochée, une haute montagne, le *tozal de Aspera* (1,431 mètres). Il est vite escaladé; la vue qu'on y découvre en arrivant est particulièrement intéressante sur toute la région assez confuse qui s'étend entre le pays de Monesma, la Noguera, et la sierra de las Tosas. Après y avoir travaillé assez longuement, j'en repars à 10 h. 30 min. pour la sierra de Siz.

Les escarpements orientaux de cette sierra, en grès rouge, sont superbés, mais presque inabordables. Tout d'abord le jeune Arañuy me fait suivre un sentier de chèvres, à mi-hauteur du massif de Brocolo, qui est projeté en avant, au Sud de la sierra de Siz, et se présente de très loin à l'œil étonné de sa forme bizarre, affectant un assemblage de tours et de bastions. Puis il me fait grimper sous un soleil de feu au passage des Escaldas (1,815 mèt.); enfin nous abordons, par le haut du vallon de Serraduy, les pentes plus douces de la sierra de Siz.

Tout d'abord, après nous être désaltérés à la fraîche fontaine de Canadella (1,625 mèt.), nous allons sur une pointe de cette montagne, à la *Morre de Abizuelo* (1,755 mèt.); la vue ne m'y offre pas l'intérêt supposé. La région de Puente de Roda, que je domine, a déjà été étudiée; je préfère me rendre sur la pointe culminante. Pour cela il suffit de suivre la crête, et bientôt j'installe mes instruments sur la proéminence centrale, mais insignifiante, de la sierra, qui porte le nom de *tozal de Siz* (1,783 mèt.). Cette longue cordillère, qui comprend plusieurs *montes*, de Serraduy, Beranuy, Betesa, Castrocit, est très longue; elle perd son nom à quelques kilomètres plus au Nord, et là se soude à celle de las Tosas de Bonansa (1,723 mèt.). Le nom de *Siz* lui vient de l'ermitage appelé *Virgen de Siz*, placé dans le vallon qui descend du tozal vers Beranuy. D'ici on voit ce vallon, et même le rio Isábena, malgré son encaissement, ce qui rendra service à mon excellent collègue Schrader, en rectifiant une partie du tracé de cette rivière à l'Est des contreforts du Turbon. La vue est immense: la chaîne de la Maladetta au Nord, le Turbon, la Peña Montañesa à l'Ouest, la Carrodilla et les Monsech au Sud, Boumort et Orradé à l'Ouest, voilà ses bornes.

On nous fit faire, je ne sais pourquoi, un détour par le haut vallon de Soperun et par celui des *mases* de Pallas, pour descendre à Betesa que j'avais cependant aperçu à la

sortie d'un étroit barranco qui prenait naissance au tozal de Siz. En 1879 j'étais passé à Betesa (1,170 mèt.), dans un premier voyage à travers les chaînes secondaires d'Aragon et de Catalogne, excursion faite en vue de travaux ultérieurs, et pour avoir une idée générale du versant méridional des Pyrénées. Alors comme aujourd'hui, l'aspect de ce village m'avait frappé. Rien n'est original comme sa position en amphithéâtre, ses maisons blanchies à la chaux, flanquées de tours et presque sans fenêtres. Ce serait à croire que les Maures en ont été expulsés la veille, et non il y a neuf siècles.

Il y a six ans, je m'arrêtai à Santorens (1,050 mèt.), à la casa Pey; je vais encore aujourd'hui y demander l'hospitalité pour la nuit. On m'y reconnaît et je n'ai qu'à me louer de l'obligeance de tous, de l'*amo* Augustin Perna en particulier, et de sa fille Teresa.

Je me repose en dormant tard, le lendemain, et ne pars qu'à 11 h. pour Sopeira. Le travail du dernier jour du mois sera moins important que celui des jours suivants; mais la tête se fatigue vite avec le carnet toujours ouvert soit pour le lever d'itinéraire à la boussole, soit pour prendre des notes topographiques et des renseignements de toutes sortes, qu'il faut parfois discuter longuement, sans oublier les visées avec la règle à éclimètre. Aux précédentes fatigues va maintenant s'en joindre une nouvelle, provenant du langage. En Aragon, je comprends un peu le castillan qu'on y parle et me fais comprendre; en Catalogne, ce sera différent; je devrai faire de plus grands efforts pour saisir le sens de mots absolument nouveaux pour moi, puis pour parler, à défaut de pur catalan, un mélange abracadabrant de mots gascons, provençaux ou castillans.

Dans l'après-midi, nous faisons une halte sur le sommet le plus oriental de la sierra dite des *Cornasas de Aulet*. Son altitude est de 1,500 mèt. Le Noguera Ribagorzana coule à sa base, à une altitude de 730 mèt. au-dessus du niveau de la

mer; conclusion : un à-pic de 770 mètres. Le village de Sopeira est à nos pieds, une pierre lancée y tomberait presque perpendiculairement. Il faut retourner sur nos pas pour y descendre, et contourner le Tallon (1,506 mèt.), autre sommet des Cornasas. Près de là Augustin, qui m'a accompagné, nous quitte à un col (1,410 mèt.), et sans nous égarer nous arrivons avant la nuit à Sopeira (767 mèt.).

Je demande le maire, il est absent; un conseiller se présente et, plus poli que celui de Buil, au vu de la *Orden Real* me conduit à la maison Cierco, où logeait déjà un jeune et aimable abbé desservant momentanément la paroisse. Pendant la soirée je lui fais un peu de musique sur un petit harmonium portatif; puis, après m'être enquis d'un bon guide pour le lendemain (c'est le maire lui-même, N'Andreu Morsol, qui viendra) et avoir fait un excellent repas, comme il ne m'en a pas été servi depuis Naval, je prolonge la veillée, tant j'ai de plaisir à causer avec le jeune prêtre et le maître de la maison.

Ils me donnent d'intéressants détails sur Sopeira. Dans un véritable entonnoir, c'est-à-dire dans un encaissement ayant à peine quelques hectares de superficie, qu'entourent de hautes montagnes grises, sans végétation, à pentes très raides, entre deux défilés, s'élevait, dès le ix^e siècle, un important monastère. Charles le Chauve le dota de grands priviléges à la demande du fondateur, son vassal, le comte de Gascogne, *tras-Garona*, chef de la Marche d'Espagne. Ce grand feudataire du royaume des Francs, Wandrégésilde, marié avec une fille d'Aznar, premier comte d'Aragon, sitôt après la conquête de Jaca sur les Arabes, vint ensevelir dans ce couvent les corps de ses aïeux; et la tradition rapporte que de ses fils sont sortis les comtes de Ribagorze et de Pallas. Des maisons furent bâties autour de l'abbaye, où résidaient les Bénédictins de N.-S. de la O. Village et monastère étaient protégés par leur isolement, entre une ceinture de rochers abrupts où le soleil ne doit pénétrer

que quelques heures par jour. La chapelle date du XIII^e siècle; elle est encore assez riche, malgré l'abandon dans lequel on la laisse depuis l'expulsion des moines. On y remarque un saint Jérôme de l'école de Ribera.

IV. — PREMIÈRE ASCENSION DU GRAND PIC DEL PESO
(2,895 MÈT.), CATALOGNE

Le lendemain j'entrais en Catalogne. Mes excursions auront pour but désormais l'étude des Pyrénées catalanes. Je fis une première visite à la sierra de Llebata¹ ou Manyanet, et rentrai en France le 6 juin.

La région de Manyanet, jusqu'alors inexplorée, je pourrais presque dire inconnue, me parut si intéressante que j'y revins à la fin de juillet. Je détache de mon carnet de voyage le récit de la première ascension au pic del Peso, point culminant des sierras de Manyanet et de Rús. J'avais comme compagnon M. V. Huot, élève de M. Schrader; j'avais quitté celui-ci trois jours auparavant à Salardú, et nous devions le retrouver le surlendemain à Esterri.

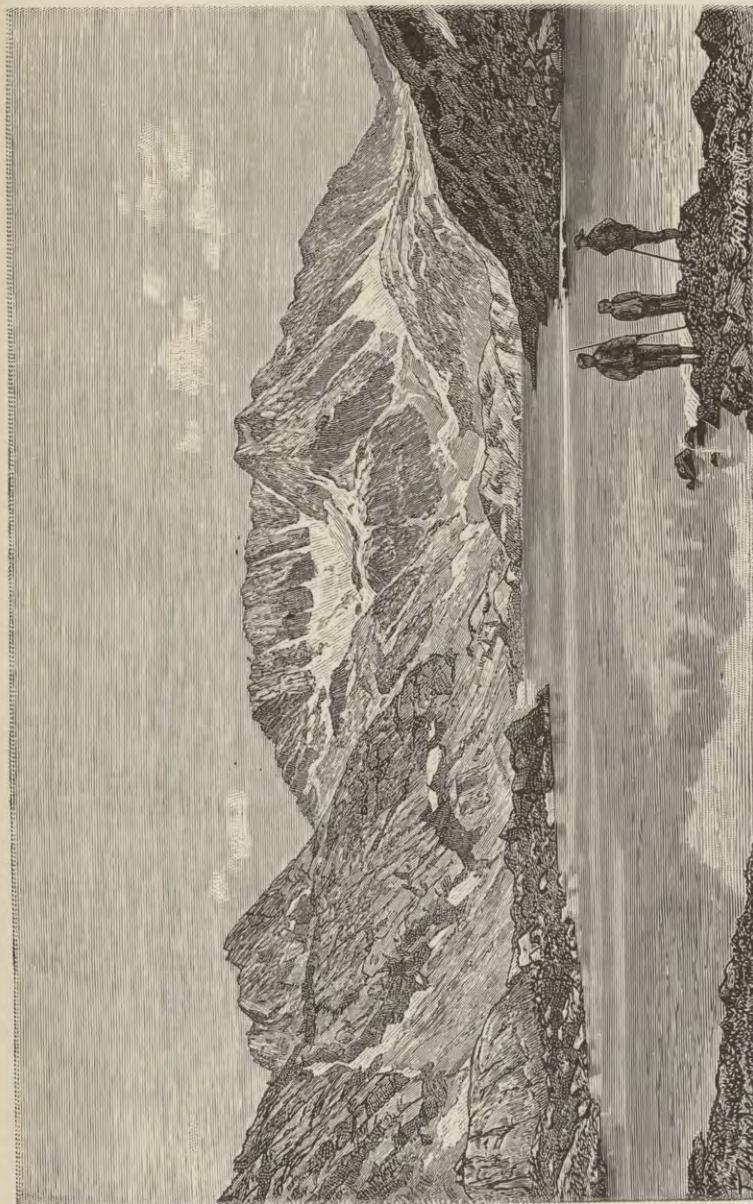
Guidés par Sebastian, de la casa Domencho, un bon montagnard, nous quittons, le 24 juillet, le pauvre village de Tahull (1,560 mèt.). Nous prenons le chemin du col de Rús qui mène à Capdellá; bientôt la gorge se resserre, les sapins s'épaississent, et de tous côtés jaillissent des sources, ou tombent les blancs filets de petites cascades; nous sommes au milieu du granit. On laisse à droite les contreforts de Tartarroys, dont un piton à forme étrange se nomme *lo castellet de Moro*: c'est le Castel-Moro dont parle M. Lequeutre, que je m'étais imaginé, je ne sais pourquoi, être une montagne assez importante, et que, de loin, je croyais apercevoir un peu partout, surtout au Sud du Monseny. Et

1. Madoz dit *Lyebata*, nom que l'on retrouve dans le village de *Vinde-Llebata*.

dans mes travaux en collaboration avec M. le commandant Prudent, ce nom de Castel-Moro était devenu entre nous synonyme de montagne imaginaire.

Nous laissons le torrent de la Font de San Marti et nous nous élevons au Nord jusqu'au lac inférieur del Peso (2,435 mèt.), où nous déjeunons. Là, nous abandonnons le mullet à la garde d'un petit garçon, et vingt minutes après nous atteignons le superbe lac supérieur du même nom (2,495 mèt.), dans les eaux duquel se reflètent à gauche le tossal de Llachs (2,813 mèt.) et à droite une grande et superbe masse granitique dont on n'a su, ni à Tahull ni à Capdellá, me donner le nom ; jusqu'à nouvel ordre je la baptise *grand pic del Peso* ; je me sers du mot *grand*, parce qu'il y a au Nord de cette montagne un piton moins élevé que celui du centre. Sebastian a beau dire le contraire, — la crainte des difficultés le fait sans doute parler ainsi, — le pic de Llachs est sensiblement inférieur à celui del Peso ; nous ascendrons donc ce dernier.

Il est 9 h., il n'y a pas de temps à perdre, car je me méfie de cette cime inconnue, signalée par Schrader comme la plus élevée de toute la région. Nous avons eu la chance d'arriver directement à sa base et d'y découvrir deux beaux lacs. Nous longeons la rive droite de l'*estany*, et, reconnaissant qu'en ligne directe le pic est inabordable, nous songeons à l'attaquer par la crête de droite. Sebastian nous engage d'abord à faux dans un chaos d'énormes blocs de granit, ce qui exige une gymnastique démesurée ; nous franchissons là 200 mèt. à peine en vingt minutes. Puis nous nous élevons lentement et avec prudence sur des ressauts herbeux très glissants. Le long de la crête, ensuite, nous marchons au milieu de blocs, heureusement solides (je me croyais au pic d'Ardiden), que nous devons franchir, contourner, descendre même pour grimper plus loin. C'est un bien mauvais passage, le moindre faux pas occasionnerait une chute dangereuse pour nos os. Genoux et coudes



Lac et pic del Peso, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. de Saint-Saud.

manceuvrent cependant avec un ensemble des plus satisfaisants.

M. Huot se décourage bien de temps à autre, mais l'espoir de vaincre une cime vierge le soutient. Un moment, je le laisse avec Sebastian qui assure ses pas, et vais en avant à la recherche de la cime qui fuyait toujours ; trois fois j'arrive sur un piton et trois fois j'en vois un plus élevé devant moi. Il me faut redescendre, je hèle mes compagnons et leur indique la direction à suivre. Le versant Est est bien meilleur ; par les croupes herbeuses du vallon Fransí, on atteindrait le sommet sans difficulté, tandis que l'aborder par la crête est insensé et éreintant. Un dernier pas difficile — un petit couloir de neige glacée très incliné — est vite franchi, et à 11 h. 15 min. nous mettons le pied sur la pointe culminante du massif *del Peso* (2,895 mètres.).

Hélas ! les nuages arrivent aussi vite que nous, l'orage va se former. Il n'y a pas de temps à perdre ; Sebastian s'endort, et nous, grelottant de froid après cette pénible ascension, nous travaillons autant que le permettent les éclaircies à travers le nuage qui nous entoure, et qui a l'amabilité de s'entr'ouvrir assez souvent. La *bota de vino* (l'autre) nous verse de temps à autre son filet vermeil dans la gorge pour nous réconforter. Mon jeune compagnon sait ainsi boire à la *régalade* déjà comme un vrai Catalan.

Il serait trop long de détailler la vue dont on jouit du haut de ce belvédère de premier ordre. Elle est complète sur la région lacustre de Capdellá, où nous découvrons un grand nombre de lacs, entre autres, à nos pieds, dans le vallon Fransí, et au Nord-Est, dans la région de Cogomella. Ils augmenteront la myriade de l'opticien gascon qui prétendait que c'était par milliers qu'on comptait les lacs dans cette contrée. La vue se déploie sur le Monseny, les pics de Peguera, Subenulls, sur la crête depuis Colomés jusqu'à Comolo Forno, sans parler des montagnes du val de Sant Nicolau, de Tahull et de Llebata. De ce dernier côté elle va

moins loin, Llena (2,692 mèt.) et Serbi (2,754 mèt.) cachant les sierras méridionales.

Quelle contrariété de ne pouvoir descendre à Capdellá par les pâtrages de Fransí ! Cela serait plus court et présenterait plus de facilité ; mais il faut rejoindre son équipement. Même chemin donc qu'à la montée, même gymnastique des bras et des jambes, mêmes suspensions aux rocs. Nous avions dit adieu à notre chère montagne vaincue à 2 h. ; à 3 h. 15 min. nous étions au lac supérieur del Peso ; le petit bonhomme nous y attendait, ce qui explique sa présence dans la photographie que j'ai prise.

Nous nous dirigeons ensuite sur le col de Rús (2,610 mèt.), que nous ne passons qu'à 5 h., et avec l'orage ; le granit a fait place au schiste rougeâtre. La descente le long du torrent de Ricuerno est longue, mais facile, jusqu'à Capdellá ; nous marchons avec une grande rapidité, — la bête qui porte nos instruments a peine à nous suivre, — tant il nous tarde d'arriver avant la nuit.

Je ne donne aucun détail sur Capdellá (casa Gaspa, 1,465 mèt.), renvoyant le lecteur à l'intéressante description que M. Lequeutre a donnée de ce village dans l'*Annuaire de 1877*.

Comte de SAINT-SAUD,

Membre du Club Alpin Français

(Section du Sud-Ouest)

et de l'Association catalane d'excursions.

